

le journal du moi

laurent goumarre

Vanessa Paradis pousse un caddie, Gérard Depardieu boit un café, Véronica Loubry ouvre une porte, Britney Spears porte une casquette... *Voici* délivre chaque semaine une précieuse encyclopédie de ce que serait l'idéal de la photographie, chorégraphie, bref de l'art contemporain. Paradis pousse un caddie, c'est ça qu'on veut voir sur les plateaux de danse, sur les murs des galeries, c'est ça exposé dans les pages de *Voici*, que des millions de lecteurs veulent voir, vendus en millions d'exemplaires : une star, une action, un geste sans affect ; la déceptivité idéale, où tout s'annule, la star dans son geste de rien, le geste dans la star ; pour une esthétique du neutre, c'est ça que des millions de lecteurs ont compris, bien compris qu'il ne s'agit pas de casser de la star, d'en vouloir à son statut, Paradis, c'est l'exemple idéal, Paradis peut bien pousser tous les caddies du monde, elle reste Vanessa de Marilyn et John, star jusque dans le mariage avec Johnny Depp, preuve en est qu'elle est photographiée avec son caddie, preuve irréfutable que Paradis est star, plus encore que sur un plateau de télévision, ou sur la scène du Zénith, une star est une star est une star parce qu'elle pousse un caddie.

Ce n'est donc pas la chute de Paradis que programment *Voici* et ses millions de lecteurs, mais autre chose : son corps, clipé chez Mondino, filmé par Brisseau, c'est ce corps-(de)-star que dévaste *Voici* ; la neutralisation de ce corps, condition sine qua non pour qu'advienne La Photographie Contemporaine, une traque sans relâche, l'objectif planqué s'il le faut derrière les gondoles d'Auchan. Ce corps, *Voici* en révèle sa neutralité, contaminé par le système d'une image neutre: scène de centre commercial ; neutre comme le pense Barthes, pas fade, ni insignifiant, mais neutre : " qui déroute le sens, la norme, la normalité " ; neutre : qui esquive et déjoue toute notre économie de pensée oppositionnelle ; neutre : qui vient suspendre la logique conflictuelle du discours. L'image de Paradis poussant caddie, c'est l'impossibilité de penser le monde en oui ou non, noir/blanc, bien/mal, en star/rien. Ce n'est pas le reportage d'une star à Auchan qui voudrait nous dire que Paradis, vous voyez ?, elle est comme nous, elle pousse du caddie, elle passe à la caisse et à la queue comme tout le monde. Ça ne m'intéresse pas, ça n'intéresse pas les millions de lecteurs de *Voici* qui savent bien qu'ils ne sont pas Paradis parce qu'on a beau feuilleter nerveusement nos albums photos, se goinfrer de soirées diapo, on peut tout vérifier, pas de traces de courses le samedi à Auchan, mais des photos-souvenirs de communion, de vacances foirées à Palavas, nous à poil sur la plage de Maguelone, pas l'ombre d'un centre commercial. Nous à Rome piazza Navona, Elle au supermarché. L'objet du neutre, c'est le corps de Vanessa quand il n'est plus tautologique sous l'objectif d'un Mondino qui photographie star le corps star d'une star. *Voici* montre autre chose : la construction, par le biais d'une image neutre, de ce qu'on espère de la photographie, et par excès de tout art contemporain.

Au départ, il s'agit de photographier Vanessa, Depardieu, Britney Spears. Et puis le processus dérape, on photographie Paradis, mais en l'absence de son corps, le corps qui pousse un caddie est celui de la disparition du corps tautologique de Paradis, il est flou, flouté, loin, cadré bien large, qui flotte dans un environnement qui le neutralise. Le corps de Paradis est un incident dans le décor, rien de plus. Il ne peut suffire à sublimer Auchan, n'en a pas le pouvoir, un corps de super-héros sans pouvoir, et inversement, Auchan ne peut rien contre Paradis, n'entame pas son statut de star extérieur à l'image. Ce corps de Paradis qui pousse son caddie, de Depardieu au café, de Loubry à la porte, " ce n'est pas une aventure, ce sont des incidents : il faut prendre le mot dans un sens aussi mince, aussi pudique que possible. L'incident, déjà beaucoup moins fort que l'accident (mais peut-être plus inquiétant), est simplement ce qui tombe doucement comme une feuille sur le tapis de la vie ; c'est un pli léger, fuyant, apporté au tissu des jours; c'est ce qui peut être à peine noté ; une sorte de degré zéro de la notation, juste ce qu'il faut pour pouvoir écrire *quelque* chose" (R. Barthes)... pour pouvoir photographier *quelque* chose. Alors je touche du doigt ou presque ce que j'espère de l'art contemporain, ce pour quoi je travaille via la danse, littérature, les arts plastiques, ce pour quoi je monte sur tous les fronts, jusqu'à prendre la parole aux autres: qu'il nous montre un corps à peine, déceptif parce qu'il n'est plus le sujet ou figure imposée du médium qui le travaille, mais qu'il en est le documentaire. Je sais que ce n'est pas très clair, que c'est une intuition, une piste de travail, j'en suis conscient, c'est comme ça : " juste ce qu'il faut pour pouvoir écrire *quelque* chose " dans le train Montpellier-Paris du vendredi 1er février.

Laurent Goumarre est critique d'art, collaborateur à ArtPress, producteur de *Chantier*, France Culture.

